



Chantal Zabus

Le palimpseste africain

Indigénisation de la langue
dans le roman
ouest-africain europhone

KARTHALA

Le palimpseste est un manuscrit sur parchemin dont l'écriture en masque une autre, première et originelle, que l'on peut tenter de reconstituer à l'aide de techniques appropriées. Dans le présent ouvrage, Chantal Zabus ne parle pas d'antiques parchemins, mais de textes littéraires écrits par des auteurs africains dans des langues européennes. Elle les déchiffre en rendant compte de la langue africaine, présente en filigrane, dans l'écriture ouest-africaine d'expression française et anglaise, des années 1960 à nos jours.

Après une introduction sur la situation de diglossie et de glottophagie en Afrique et, plus particulièrement, au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Ghana et au Nigéria, l'auteure se penche sur les diverses méthodes scripturales utilisées par les romanciers de ces pays d'Afrique de l'Ouest. Mis à part les notes de bas de page et l'insertion occasionnelle de termes africains dans le texte, on distingue divers autres procédés, dont celui du doublage – où le mot en langue africaine est flanqué de son « double » en langue européenne –, la contextualisation, l'alternance codique, l'ethnotextualité, la pidginisation et la relexification. En ce qui concerne cette dernière, la tâche du critique est philologique, dans le sens où elle permet de retrouver la trace de la langue africaine (ici, le ndût, le malinké, le dioula, l'igbo, le yoruba, le wolof) en filigrane dans un corpus important de romans et autres genres littéraires. Certains des procédés décrits ici sont sur le déclin tandis que d'autres sont en plein essor.

Les deux éditions anglaises de ce livre ont reçu un accueil enthousiaste dans le monde anglo-saxon et l'on doit se réjouir de le voir maintenant accessible au lectorat francophone.

Chantal ZABUS (www.zabus.eu) a été formée au Canada et aux États-Unis. Elle est actuellement professeure à l'Université Paris 13-Sorbonne-Paris-Cité où elle anime au TTN (Théories, Textes, Numérique) le module sur l'usage des langues, en particulier en relation avec les langues minorées et la diversité de genre. Elle est l'auteure d'ouvrages de référence sur les études postcoloniales et de genre, dont le dernier porte sur les homosexualités africaines : Out in Africa: Same-Sex Desire in Sub-Saharan Literatures and Cultures (2013). Son ouvrage sur les altérations génitales féminines en Afrique Between Rites and Rights vient d'être traduit de l'américain, Entre foi, lois et droits : L'expérience de l'excision en textes et en contextes (2016). The Future of Postcolonial Studies est paru en 2015. Elle est également rédactrice en chef d'une des premières revues en ligne sur le postcolonialisme : Postcolonial Text (www.postcolonial.org).

Lettres du Sud

Collection dirigée par Henry TOURNEUX

LE PALIMPSESTE AFRICAÏN

Visitez notre site :
www.karthala.com
Palement sécurisé

Couverture : Palimpseste « Le Soir » 1965
(Georges Noël, 1924-2010).

© Éditions KARTHALA, 2018

Chantal Zabus

Le palimpseste africain

**Indigénisation de la langue
dans le roman ouest-africain europhone**

Traduit de l'anglais par Mathilde Labbé et Raphaëlle Théry
en collaboration avec Chantal Zabus et Henry Tourneux

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris

*Au wallon de Belgique
qui est la langue de ma mère
mais pas ma langue maternelle*

À la mémoire de Ken Saro-Wiwa, 1941-1995

En hommage posthume à Alain Ricard

Préface

Le Palimpseste africain est la traduction française de la deuxième édition élargie de *The African Palimpsest* (2007) dont la version originale est parue en 1991, deux ans après la publication du texte sacré de la théorie postcoloniale, *The Empire Writes Back* (1989) de la célèbre troïka australienne, Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin. C'est donc un texte qui est paru dans le contexte bien précis de l'émergence et de la galvanisation de la théorie postcoloniale, dont la gestion sera très lente en France. En témoigne la traduction tardive en français de *The Empire Writes Back : L'Empire vous répond. Théorie et pratique des littératures postcoloniales* (2012) par Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job¹.

Le Palimpseste africain est résolument « postcolonial », dans le sens où il rend compte des rapports de force entre langue colonisée et langue dominante. En effet, cette étude philologique retrace, par le biais de différentes stratégies linguistiques, la présence de la langue africaine en filigrane dans l'écriture ouest-africaine d'expression française et anglaise des années 1960 jusqu'au début du XXI^e siècle. *Le Palimpseste africain* s'inscrit donc aussi dans le contexte de réhabilitation ou d'apparition des langues africaines mais également dans un contexte plus général de disparition et de linguicide.

Le monde compte quelque cent quatre-vingt-quatre États indépendants et abrite plus de cinq mille groupes raciaux ou ethniques ainsi que douze mille cultures diverses. On estime à sept mille (certains diront six mille) le nombre de langues parlées dans le monde ; 90 % de ces langues seraient parlées par moins de cent mille locuteurs². La plupart de ces États-nations

-
1. *L'Empire vous répond : Théorie et pratique des littératures postcoloniales*, trad. Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2012.
 2. Will Kymlicka, *Multicultural Citizenship: A Liberal Theory of Minority Rights*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 1.

et de ces langues parlées ont eu leur destinée façonnée par le colonialisme. Il est dès lors impératif de continuer à observer les effets du colonialisme dans des textes postcoloniaux écrits en langues européennes telles que le français et l'anglais, comme c'est le cas dans *Le Palimpseste africain*, mais aussi en d'autres langues, dans un monde où *une* langue ne correspond plus à *une* nation.

De par le découpage du continent africain après la Conférence de Berlin en 1884-1885, le postcolonial s'est prévalu d'une telle partialité linguistique que les littératures africaines anglophones et francophones continuent d'être statistiquement plus étudiées que les quelque 2 000 langues africaines autochtones. *Le Palimpseste africain* s'inscrit dans ce sillage hégémonique dans le sens où il se penche sur le roman ouest-africain euphone – d'expression française et anglaise – mais il augure également d'une réhabilitation des langues africaines minorées (plutôt que mineures) et des langues en devenir telles que les créoles et les pidgins.

Depuis la première parution de *The African Palimpsest* en 1991, une langue pidginisée et créolisée, en perpétuelle émergence, est maintenant la L1 ou langue première de certaines populations africaines urbaines. L'*enpi* ou *Nigerian Pidgin* (pidgin nigérian) gagne du terrain au Nigéria en tant que L1. Le sheng, ce créole issu du kiswahili et de l'anglais et parlé dès les années 1950 par les classes sociales défavorisées des bidonvilles de Nairobi, s'est étendu aux autres villes kényanes et à d'autres couches de population ; la revue kényane *Kwani ?*, créée en 2003 par Binyavanga Wainaina, contient, dans son deuxième numéro, deux nouvelles en sheng³. Certains pidgins en voie de créolisation sont de plus en plus codifiés. En témoignent, par exemple, le dictionnaire et l'anthologie du noutchi en Côte d'Ivoire de Germain-Arsène Kadi⁴.

La dictionnaire vivante et évolutive contribue également à cet essor, ce dont nous n'aurions pu rendre compte dans *The African Palimpsest*. Ce dernier n'aurait pas non plus prendre en compte les récentes mouvances en dehors des langues qui ont été imprimées et des nouvelles technologies telles les plateformes TIC comme *StoryTruck*, *Bookbox*, *Mango Reader*, le projet « African Story Book » et d'autres projets soutenus par l'UNESCO⁵.

3. Voir *Kwani ?* 02, « Nyof Nyof » et « Nairobi Reloaded » de Jambazi Fulani.

4. Germain-Arsène Kadi, *Le Noutchi de Côte d'Ivoire*, Abidjan, Études africaines, 2017.

5. Voir aussi l'*Encyclopédie des littératures africaines* (ELLAF) : <http://ellaf.humanum.fr/>, ou Pen International « Strengthening Minority Language Publishing Project » soutenu par l'UNESCO : <http://www.pen-international.org/?s=minority+language+publishing+project>. Consulté le 16 septembre 2017.

Toute langue minorée ou réduite au statut de *dialecte* – cette langue qui a perdu la guerre – n’est pas automatiquement en voie de réhabilitation. Certaines langues sont même en voie d’extinction, comme c’est le cas des langues amérindiennes de Californie ou des langues papoues. L’UNESCO affirme même qu’une langue disparaît toutes les deux semaines⁶. Qu’elles soient en voie d’extinction ou de réhabilitation, ces langues minorées sont souvent enchâssées dans des modes narratifs tels que le roman en langues dominantes par le truchement de ce que j’ai appelé l’ethnotexte (aussi orthographié « ethno-texte » avec tiret), qui peut prendre la forme de règles allocutoires, de devinettes, devises, interventions onomastiques ou toponymiques, d’hymnes funèbres et de proverbes en langue minorée. C’est dans le tissu même de l’ethnotexte greffé sur un texte en langue dominante que les langues colonisées et colonisatrices s’affrontent mais également tissent des liens au sein même de ces rapports de force ethnotextuels.

Comme le glossaire, l’ethnotextualité est destinée à avoir une fonction résiduelle si l’ethnicité – terme controversé et galvaudé, j’en conviens – que le texte véhicule en filigrane sous la forme de l’ethnotexte est « assimilée » au groupe social dominant et tend à disparaître. Cette disparition latente est d’autant plus décisive lorsque la langue de l’ethnotexte, « relexifiée » en la langue dominante, devient à son tour dominante ou dotée d’un statut officiel qu’elle n’avait pas auparavant, comme l’izizulu ou le berbère. Par ailleurs, l’ethnotexte peut être étendu à n’importe quelle langue minorée comme les langues amérindiennes. C’est le cas du mi’kmaq au Canada, en filigrane dans l’œuvre de Rita Joe et du choktaw aux États-Unis, dans l’œuvre de Rilla Askew. L’ethnotexte peut dès lors être « transatlantique⁷ ».

Malgré la menace de disparition ou d’effacement graduel qui pèse sur l’ethnotexte, on note que même des écrivains ouest-africains de la troisième génération ont recours à certains avatars de l’ethnotexte. C’est le cas, par exemple, de la Nigériane Chinelo Okparanta dans son roman *Under the Udala Trees* (2015), où elle décrit la vie d’une jeune fille lesbienne igbo pendant la guerre du Biafra, jusqu’à ce qu’elle arrive à l’âge

-
6. <http://www.unesco.org/new/fr/communication-and-information/access-to-knowledge/linguistic-diversity-and-multilingualism-on-internet/atlas-of-languages-in-danger/>. Consulté le 13 septembre 2017.
 7. Dans cette optique, nous dirigeons la thèse de doctorat (en anglais) de Cherif Sadaoui, en collaboration avec le Prof. Kamal Nait-Zerrad (INALCO), « Ethnotextes transatlantiques ; langues et cultures berbères et amérindiennes (choktaw et mi’kmaq) dans les récits autobiographiques au Maghreb et en Amérique du Nord », Université Sorbonne Paris Cité (2015-2018).

adulte. L'ethnotexte prend ici la forme d'un proverbe ou d'un dicton (« saying ») en igbo, qui est ensuite traduit et même « relexifié » :

So, the story begins even before the story, on June 23, 1968. *Ubosi chi ji ehihe jie*: the day night fell in the afternoon, as the saying goes. Or as Mama sometimes puts it, the day that night overtook day: the day that papa took his leave from us⁸.

Le Palimpseste africain fait état de diverses méthodes, dont l'adjonction ou doublage (*cushioning*), – où le mot en langue africaine est flanqué de son 'double' en langue européenne –, la contextualisation, la pidginisation et la relexification. En ce qui concerne la méthode de relexification, la tâche du critique est philologique dans le sens où j'ai retrouvé, avec l'aide de locuteurs natifs et de mes propres connaissances, la trace de la langue africaine en filigrane (ndût, malinké [maninka], dioula, igbo, yoruba, wolof, etc.) dans un corpus important : une petite cinquantaine de romans et autres genres littéraires. Cependant, tous les auteurs abordés sont des auteurs masculins. L'application de ces théories à l'écriture d'auteurs africaines est donc à parfaire, et ce d'autant plus dans des textes où la langue du père véhicule le patriarcat.

La version augmentée de *The African Palimpsest* de 2007 n'aurait pas non plus pu rendre compte des avatars récents du postcolonialisme revu par le prisme de la *Weltliteratur* ou de la « World Literature », comme « la globalectique » de Ngũgĩ wa Thiong'o. Après avoir dit adieu à l'anglais dans les années 1960, le doyen des lettres kényanes baigne maintenant dans une béatitude interconnective. La globalectique est inspirée de la forme du globe terrestre dont tout point serait un centre ; tous les points sur la surface du globe étant équidistants du centre de la terre, Ngũgĩ wa Thiong'o compare ces fuseaux centrifuges aux « rayons d'une roue de vélo qui se rencontrent sur le moyeu⁹ ». Convaincu de la libération imminente de la camisole de force qu'est le nationalisme, il affirme que « le postcolonial n'est pas simplement situé dans le tiers monde. Littéralement ancré dans l'intertextualité de produits culturels émanant de tous les coins du globe, sa tendance universaliste est inhérente à la relation même qu'il

8. Chinelo Okparanta, *Under the Udala Trees*, Londres, Granta, 2015, p. 5.

9. « Like the spokes of a bicycle wheel that meet at the hub », in Ngũgĩ wa Thiong'o, *Globalectics: Theory and the Politics of Knowing* (New York, Columbia University Press, 2012), p. 8.

entretient avec le colonialisme historique et avec le globe comme scène théâtrale¹⁰ ».

Ce sont de nouveaux développements que *The African Palimpsest* n'aurait pu envisager, tout comme le fait que Ngũgĩ wa Thiong'o est nobélisable depuis une demi-décennie (s'il était élu par l'Académie de Stockholm, il serait alors le cinquième Africain à l'être) ou le fait que le roman *L'Africain* du Franco-Mauritien, détenteur du prix Nobel de littérature en 2008, J.-M. G. Le Clézio, est maintenant traduit en wolof. Daouda Ndiaye a publié sa traduction sous le titre *Baay sama, doomu Afrig*, dans la collection « Céytu », dirigée par Boubacar Boris Diop, et publié conjointement par les Éditions Zulma et Mémoire d'encrier¹¹.

Dans la conception utopique de la globalectique, toutes les littératures seraient égales sur le terrain de la production culturelle. Ces décentrement et recentrement simultanés se traduisent par un dialogue sud-sud, inauguré par Ngũgĩ wa Thiong'o, à travers l'intra-traduction d'une langue africaine à l'autre, puis encouragé par son fils, Mukoma Wa Ngũgĩ qui, à Cornell University aux États-Unis, enseigne un cours sur « The Global South Novel and World Literature » et a lancé un site : *Bandilisha poetry X-Change*. Ce site répertorie les archives sonores de quelque cinq cents poètes panafricains émanant de vingt-huit pays. Les langues recensées sont le tshivenda, le kiswahili, le siswati, le shona, le setswana, le sesotho, le sepedi, le portugais, l'isizulu, l'isixhosa, l'allemand, le français, l'anglais, l'amharique, l'afrikaans – dans cet ordre¹². Tout poète s'exprimant dans une de ces langues peut télécharger ses œuvres ; il y a même un vedettariat qui fait que les dix premiers sont Antje Krog, D'bi Young, Diana Ferrus, Gabeba Baderoon, Jacob Sam-La Rose, Jethro Louw, Kwame Dawes, Lwanda, Pieter Odendaal, Tania Van Schalkwyk¹³. À l'exception du poète xhosa, Lwanda, et d'Odendaal qui écrit en afrikaans, ils écrivent tous en anglais et le pays le plus à l'honneur est l'Afrique du Sud, qui, malgré sa célèbre Constitution de 1996, est encore à la traîne

10. « The postcolonial is not simply located in the third world. Literally rooted in the intertextuality of products from all corners of the globe, its universalist tendency is inherent in its very relationship to historical colonialism and its globe for theatre », in Ngũgĩ wa Thiong'o, *Globalectics: Theory and the Politics of Knowing*, New York, Columbia University Press, 2012, p. 55. C'est moi qui traduis.

11. Voir également l'index de l'UNESCO, *Translationum*, qui est la Bibliographie mondiale de la traduction accessible selon divers critères (pays, auteur, langue, etc.).

12. <http://badilishapoetry.com/poets-by-language/> consulté le 11 septembre 2017.

13. <http://badilishapoetry.com/top-10/> consulté le 14 septembre 2017.

dans la promotion de la polyglossie, pourtant caractéristique des banlieues étendues des pays africains.

La langue européenne est devenue une langue postcoloniale appropriée par des populations non européennes, ce qui a pour résultat qu'il y a plus de locuteurs non natifs de la langue que de locuteurs natifs. Dans le cas du français, il y aurait soixante-dix-sept millions de locuteurs natifs et cent cinquante à deux cent vingt millions de personnes l'utilisant comme deuxième langue, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'elle est la langue officielle de vingt et un pays d'Afrique. C'est donc la francophonie qui maintient la langue française à la dixième place dans le monde¹⁴, par rapport à l'anglais qui est en troisième position avec plus de trois cent cinquante millions de locuteurs, après le mandarin et l'espagnol. De plus, l'Anglosphère, en contrepoint du rêve globalectisant, est en expansion.

L'anglais peut même jouer le rôle de langue neutre. Pour s'en tenir à des exemples non africains, je citerais le cas de la Malaisie qui a, dans la foulée de son indépendance en 1957, promu le bahasa melayu au détriment de l'anglais. Cependant, comme le bahasa melayu était étroitement lié au citoyen malaisien défini comme étant une personne qui parle la langue malaisienne, professe l'Islam, se conforme aux mœurs malaisiennes et est domicilié en Malaisie ou à Singapour¹⁵, l'anglais a tôt fait de reprendre le dessus car il n'appartenait à aucun des trois groupes majoritaires du pays. De même, dans le contexte mauricien, le roman en langue française est considéré comme un mode narratif désethnicisé, qui peut donner voix aux Créoles d'origine africaine. Par la même occasion, il transcende le jumelage linguistico-religieux du hindi avec l'hindouisme, qui lie, de manière presque néocoloniale, l'île arc-en-ciel avec la grande péninsule qu'est l'Inde.

Ce rôle de neutralité peut cependant défavoriser davantage les langues minorées, en proie à une forme d'« exhibitionnisme linguistique ». Anjali Pandey a d'ailleurs dénoncé cet exhibitionnisme cosmétique dans des romans indiens d'expression anglaise¹⁶. De manière simultanée, cet exhi-

14. Voir les statistiques de l'OIF et <http://lingvo.info/fr/lingvopedia/french>. Consulté le 17 septembre 2017.

15. « Malay » means a person who professes the religion of Islam, habitually speaks the Malay language, conforms to Malay custom and – (a) was before Merdeka Day born in the Federation or in Singapore or born of parents one of whom was born in the Federation or in Singapore, or is on that day domiciled in the Federation or in Singapore; or (b) is the issue of such a person ». Article 160 : 2 de la Fédération de Malaisie : <http://unpan1.un.org/intradoc/groups/public/documents/un-dpadm/unpan049125.pdf>words. Consulté le 18 septembre 2017.

16. Voir Anjali Pandey, *Monolingualism and Linguistic Exhibitionism in Fiction*, New York, Macmillan Palgrave, 2016.

bitionnisme contribue à reconnaître la diversité des langues dans les modes narratifs tel le roman tout en trivialisant les langues minorées. Les asymétries qui en découlent sont donc renforcées et font la part belle au monolinguisme normatif.

Le Palimpseste africain fait état de cet effet de tourniquet, entre la reconnaissance future et la minorisation accrue des langues minorées. Dans ce sens, l'ouvrage fait office de capture d'écran du roman africain d'expression française et anglaise après les indépendances des États-nations africains. Tout comme la traduction, l'ethnotextualité déployée ici peut dès lors être considérée comme une forme de « réparation » afin que pilleurs de langues et victimes de pillages linguistiques se rencontrent en une forme d'amnistie, en un palimpseste rédempteur. Cependant, comme l'ont montré tous les efforts de réparation, ils n'effacent pas les traces mémorielles du pillage dans un monde globalisé et de plus en plus plat.

Chantal ZABUS
Paris, le 18 septembre 2017

Introduction

Le statut de la langue anglaise et celui de la langue française ont beaucoup évolué depuis les années 1990, période de la rédaction du *Palimpseste africain*. Alors que le français est en déclin dans le monde entier et qu'un critique français se demande pourquoi « ils » veulent tuer la langue française¹, l'anglais a un statut international controversé, qui pourrait être concurrencé par le chinois dans les années à venir. « Le chinois, première langue d'Internet d'ici 2007² », affirmait la principale campagne publicitaire de l'entreprise de conseil technologique ACCENTURE. Or, si l'avenir est « fabriqué en Chine », alors, tous les paradigmes que nous connaissons auront disparu d'ici 3007. On pourrait objecter cependant que, dans une certaine mesure, ils ont déjà disparu aujourd'hui, bien avant le déclenchement d'une guerre apocalyptique sino-américaine pour l'hégémonie mondiale.

Une synthèse des avatars du français et de l'anglais dans les deux dernières décennies serait ici impossible ; qu'il nous suffise donc de dire que l'anglais, tel le *juggernaut* (terme hindi désignant l'une des formes de Krishna), fait à présent figure de rouleau compresseur. Il faut donc garder à l'esprit que, si la langue était autrefois « un modelleur d'idées », comme l'a montré Benjamin Lee Whorf³, elle transforme à présent les modèles et les visions du monde.

-
1. Bernard Lecherbonnier, *Pourquoi veulent-ils tuer le français ?*, Paris, Albin Michel, 2005.
 2. *New York Times*, 3 avril 2001.
 3. Voir Benjamin Lee Whorf, *Collected Papers and Metalinguistics*, Washington DC, Foreign Service Institute, Department of State, 1952, p. 5.

Le paradigme perdu

Le paradigme *Langue, Pensée, Réalité*, triade whorfienne qui donne son titre aux *Écrits choisis* (1956) de Whorf dans l'édition qu'en a faite John B. Carroll, a disparu pour de bon. Il était représentatif de l'interdépendance de la langue, de la culture et de l'identité, idée communément désignée comme l'« hypothèse Sapir-Whorf », selon laquelle « nous découpons la nature selon les voies tracées par notre langue maternelle⁴ ». Cette hypothèse, développée ensuite par Edward Sapir, pose que la vision du monde de chacun dépend du cadre de référence linguistique dans lequel il évolue et que le monde est organisé par les systèmes linguistiques qui régissent notre pensée : « Les mondes dans lesquels différentes sociétés vivent sont des mondes distincts et non simplement un même monde étiqueté différemment⁵. »

L'hypothèse Sapir-Whorf, à présent, a été évincée par une nouvelle conception de la langue comme construction humaine à la disposition de personnes « réelles » dans des nations « post-nationales ». En d'autres termes, une langue ne réfère plus à une vision unique du monde et, qui plus est, n'exprime plus les intérêts d'un État en particulier. Robert Phillipson en convient dans son livre *Linguistic Imperialism* (1992). L'anglais, quant à lui, n'est plus la langue d'une communauté ni d'une ethnie particulières. Les anglophones dont il n'est pas la langue maternelle sont à présent plus nombreux que ceux pour qui il l'est ; les barbares, pour ainsi dire, se le sont approprié, et j'en fais partie. Pourtant, les membres de ce cercle communément désigné, depuis les travaux du linguiste indien Braj Kachru, comme le « cercle en expansion » (ceux pour qui l'anglais est une langue étrangère) doivent se conformer aux normes du « cercle central » (ceux pour qui l'anglais est la langue première⁶). C'est avec facétie que Seidlhofer et Jenkins concluent leur article de 2001 sur les droits linguistiques des anglophones d'adoption : « Ils n'ont donc pas droit à "l'anglais pourri"⁷ ».

4. Benjamin Lee Whorf, *Linguistique et anthropologie*, traduction de Claude Carme, Paris, Denoël, 1969, p. 125.

5. Edward Sapir, *Anthropologie*, traduit de l'américain par Christian Baudelot et Pierre Clinquart, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 383 p. La traduction, ici, est nôtre et non celle de Christian Baudelot et Pierre Clinquart.

6. *The Other Tongue: English across Cultures*, éd. Braj B. Kachru, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 1982.

7. Barbara Seidlhofer et Jennifer Jenkins, « English as a Lingua Franca and the Politics of Property », *The Politics of English as a World Language: New Horizons*

En dehors même du fait que les locuteurs natifs ou presque natifs doivent se conformer aux règles qui s'appliquent pour les natifs à moins de créer leur propre grammaire, les nouveaux utilisateurs du français et/ou de l'anglais ne sont plus des représentants culturels de la « civilisation » française ou anglaise. Ce processus de désagrégation de la langue, de la culture et de l'identité a été renforcé par le processus de colonisation et l'introduction concomitante de la chirographie européenne. Dans le cas de l'Afrique de l'Ouest, le système d'écriture romain lui était si étranger qu'il a tué dans l'œuf tout épanouissement des systèmes d'écritures indigènes que sont le nsibidi, le vaï et, dans une certaine mesure, la tradition littéraire *ajami* plus tardive de l'écriture arabe d'Afrique de l'Ouest⁸. Nous ne saurons jamais comment ces systèmes d'écriture se seraient portés ensuite si la colonisation ne s'était jamais installée. Aspect tragique supplémentaire du processus de colonisation : les futurs avortés.

La colonisation, pour le meilleur et pour le pire, a contribué à répandre des langues européennes comme l'anglais et le français. Or, si l'anglais s'est transformé un tant soit peu à travers le processus de colonisation, on n'est pas passé du jour au lendemain d'un bon anglais à un mauvais anglais puis à pire, de l'innocence élégiaque du cottage anglais, qui nous est familier, à la pratique d'hyper-communication qui est celle du « village global ». La plasticité contemporaine de l'anglais comme *lingua franca* internationale, était en grande partie déjà inscrite dans les débuts hybrides qui sont les siens. L'anglais a toujours été utilisé à des fins diverses, que ce soit par les propriétaires originaux de la langue ou par ses copropriétaires postcoloniaux. C'est à présent une langue à la fois locale et globale – une langue « glocale », pour utiliser un terme aujourd'hui à la mode.

Autre paradigme perdu à jamais, celui qui fonde le travail que William Labov, pionnier des études en linguistique variationniste, a fait à New York en étudiant la langue vernaculaire africaine-américaine. Le linguiste allemand Christian Mair souligne les insuffisances du modèle sociolinguistique labovien classique lorsqu'on l'applique aux Caraïbes par exemple : « Personne aujourd'hui, ni en Jamaïque ni dans la diaspora caribéenne, ne parle le créole jamaïcain sous sa forme traditionnelle, pure

in *Postcolonial Cultural Studies*, éd. Christian Mair, ASNEL Papers 7, Amsterdam et New York, Rodopi, 2003, p. 142.

8. La littérature pulaar (peule/en fulfulde) et zarma/songay en *ajami* constitue un corpus très important au Sénégal, au Nigéria et en Guinée. L'organisation islamique ISESCO s'est donné pour tâche de transcrire cette littérature. Pour plus de précisions, voir Abou Touré, « Littérature peule écrite en *ajami* », *Littérature peule, Études littéraires africaines*, n° 19, 2005, p. 31-33.

et basilectale⁹. » C'est pourquoi les théories de la variation de la langue ne fonctionnent pas en contexte postcolonial ni dans le cas qui nous occupe ici, *i.e.* l'Afrique de l'Ouest. Ceci est valable en particulier pour la partie « anglophone » de l'Afrique de l'Ouest, où les pidgins sont florissants. Moins commodes pour l'analyste, certaines régions qui ne sont plus « anglophones » ni « francophones », tel le Cameroun, ont vu se développer des variétés linguistiques comme le camfranglais, qui résistent à la classification¹⁰. Qui plus est, le concept de littérature 'africaine' a lui-même été contesté¹¹.

Cependant, le paradigme ou le motif des politiques linguistiques et de l'alphabétisation, sur lequel se basait en partie mon argumentation dans les années 1980, a dû être un tant soit peu réajusté. Bien que les données de la première édition (Tableau 1) sur l'éducation linguistique, qui datent de 1988, puissent toujours être considérées comme valables aujourd'hui, l'accès à l'alphabétisation dans l'Afrique subsaharienne a diminué depuis les années 1990 et les pronostics sont très mauvais. Du fait des programmes du FMI, treize pays africains ont réduit leur budget d'éducation dans les années 1990. En 1999, il y avait plus d'enfants non scolarisés en Afrique subsaharienne qu'en 1990. Ajoutons qu'il existe des disparités nettes dans l'accès à l'éducation primaire en fonction du revenu, de la ruralité ou de l'urbanité et du sexe (voir les Tableaux 2, 3, 4 et 5 pour la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Ghana et le Nigéria). Pour 100 garçons inscrits à l'école primaire, seules 83 filles le sont¹².

On estimait qu'en 2015, année considérée comme un tournant dans le projet « Éducation pour tous » en Afrique subsaharienne, parmi tous les enfants non scolarisés dans le monde alors qu'ils sont en âge de l'être, trois sur quatre seraient africains. Helga Ramsey-Kurtz, responsable d'un projet lancé en Autriche sur les représentations de l'analphabétisme, a ainsi sonné l'alarme en montrant que l'anglais en tant que langue mondiale pourrait bien constituer dans l'immédiat une « menace existentielle sérieuse pour [les Africains]¹³ ». L'épidémie de VIH constitue une autre

9 Notre traduction. Christian Mair, « Linguistics, Literature and the Postcolonial Englishes: An Introduction », *The Politics of English as a World Language*, éd. Christian Mair, *op. cit.*, p. XII.

10 Voir Rajend Mesthrie, « Pidgins that won't easily be holed », *The Guardian Weekly*, 25 septembre 2003, p. 3.

11 Voir Adele King, introduction à *From Africa: New Francophone Studies*, éd. Adele King, Lincoln & Londres, University of Nebraska Press, 2004, p. x.

12 Voir le site à l'URL <http://www.banquemondiale.org>.

13. Helga Ramsey-Kurtz, « Beyond the Domain of Literacy: The Illiterate Other in *The Heart of the Matter*, *Things Fall Apart* and *Waiting for the Barbarians* », *The Politics of English as a World Language*, Christian Mair éd., *op. cit.*, p. 322.

menace sérieuse dans la mesure où elle a un impact de plus en plus grave sur l'éducation. Depuis 2002, beaucoup de gouvernements ont tout de même lancé de courageuses réformes pour favoriser l'éducation, bien que l'amélioration qualitative ne soit pas à la hauteur du progrès réalisé dans l'accès à l'enseignement. Il se peut que ces réformes aient un impact sur la production culturelle et littéraire dans les États d'Afrique de l'Ouest, mais les projections réalisées par la Banque mondiale jusqu'à l'horizon 2030 n'affectent pas mes hypothèses d'alors sur les expériences des écrivains d'Afrique de l'Ouest en langue européenne pour la période qui va des années 1950 aux années 1990 environ.

D'un autre côté, le linguiste et africaniste belge Jan Blommaert fait remarquer à deux reprises que l'enjeu majeur pour l'anglais et le français en Afrique n'est pas tant leur indigénisation par contact linguistique que leur rôle de vecteur des bases de l'alphabétisation¹⁴. Il parle, il est vrai, de la province du Shaba au Congo, où le français et son *dirigisme linguistique* étaient prédominants. Cependant, dans le livre qu'il a écrit avec Jef Verschueren, il tente de réfuter deux idées : celle qu'il existe des frontières linguistiques délimitant l'habitat d'un être linguistique, et celle selon laquelle « l'acquisition de la langue locale est la condition simple, nécessaire et suffisante qui garantit la fluidité de la communication¹⁵ ». Les textes d'Afrique de l'Ouest, comme les autres textes postcoloniaux écrits dans des langues européennes, sont la preuve que « la diversité communicative persiste, même lorsqu'une seule langue est utilisée¹⁶ », – ce qui donne raison à Blommaert et Verschueren –, mais qu'une langue n'est plus l'unique régulateur d'une vision du monde, comme à l'ère whorfienne, et cela d'autant moins dans la texture subjective d'un texte littéraire. Avec le temps, qui plus est, la théorie de ces linguistes belges pourrait être invalidée si, comme je le crois, les langues africaines sont réhabilitées et commencent à rivaliser avec d'autres langues internationales. Les paradigmes d'antan, linguistiques comme extra-linguistiques, à l'heure actuelle, sont irrémédiablement devenus obsolètes.

-
14. Voir Jan Blommaert, « Reconstructing the Sociolinguistic Image of Africa: Grassroots Writing in Shaba (Congo) », *Text*, n° 19, 1999, p. 175-200, et « The Other Side of History: Grassroots Literacy and Autobiography in Shaba, Congo », *General Linguistics*, n° 38, 2001, p. 133-155.
 15. Jan Blommaert et Jef Verschueren, *Debating Diversity*, Londres et New York, Routledge, 1998, p. 131.
 16. Jan Blommaert et Jef Verschueren, *id.*, p. 106.

Écrire avec un accent

Lorsque « l'empire contre-écrit au centre¹⁷ », il ne le fait pas tant avec un esprit de vengeance qu'avec un accent, en usant d'une langue qui renverse les conventions discursives du soi-disant « centre » et en inscrivant dans le texte les variantes linguistiques postcoloniales de la « marge » ou de la « périphérie ». Ces variantes sont le résultat de la transformation de la langue par l'usage local qu'en font des personnes « réelles », et qui lui-même résulte d'une évolution sociale. Cependant, comme nous le verrons, elles se forment aussi à partir de l'usage créatif que l'écrivain peut faire de la langue européenne dans sa tentative de décolonisation littéraire.

Plus généralement, les textes littéraires et radiophoniques, les scénarios de films, et tout texte postcolonial d'ailleurs, ne peuvent faire abstraction du monde. Le texte écrit, de ce fait, correspond à une situation sociale et existe « dans-le-monde¹⁸ ». C'est justement cet être-au-monde, pour utiliser le terme d'Edward Said¹⁹, qui fait le lien entre la littérature, la linguistique et la théorie postcoloniale. C'est précisément l'argument principal de Bill Ashcroft dans *Post-Colonial Transformation*, où il ne cesse de souligner le fait que « la langue est un outil qui tire son sens de la manière dont il est utilisé²⁰ ».

Cependant, l'inscription de variantes dans un texte dépasse souvent la simple transcription d'une transformation de cette ampleur. Il ne s'agit plus pour l'écrivain d'imiter ce qui résulte de l'évolution sociale mais d'utiliser la divergence linguistique comme alibi pour transmettre une divergence idéologique. Les méthodes utilisées pour « écrire avec un accent » et pour transmettre une divergence idéologique comprennent toute une panoplie de procédés, généralement désignés par le terme

17. Dans leur ouvrage *The Empire Writes Back*, (Londres, Routledge, 1989) qui a fait école, Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin se sont approprié la célèbre formule de Salman Rushdie, elle-même reprise brillante du space opera, *The Empire Strikes Back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*. L'ouvrage de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin est maintenant traduit en français sous le titre de *L'Empire vous répond : Théorie et pratique des littératures post-coloniales*, trad. Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2012.

18. Traduction pour la présente édition.

19. Edward Said, *The World, the Text, and the Critic*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1983, p. 39.

20. Bill Ashcroft, *Postcolonial Transformation*, Londres et New York, Routledge, 2001, p. 56-82, en particulier p. 57.

d'« indigénisation » ou de « nativisation », qui font eux-mêmes partie de stratégies de décolonisation conscientes et plus larges, ou de ce que les auteurs de *The Empire Writes Back* (1989) appelaient l'abrogation ou l'appropriation.

L'écrivain indien Mulk Raj Anand a utilisé des locutions indiennes transposées directement en anglais et on a vu dans sa manière d'écrire un « tempo » rapide, galopant, que Raja Rao, dans sa préface à *Kanthapura* (1938), définit comme « le tempo de la vie indienne », qui « doit être infusé dans une expression anglaise [...] en Inde, on pense vite, on parle vite, et quand on bouge, on bouge vite ; il doit y avoir quelque chose du soleil indien qui nous fait presser le pas, cavalier, enjamber ». En l'examinant de plus près, on constate que l'« anglais indien » d'Anand est fait de translittérations ou de calques de l'urdu et du penjabi. Dans *Le Serpent et la corde* (1960), Raja Rao, pour sa part, a essayé de rendre en anglais les rythmes du sanscrit, mais sa tentative a été perçue comme un échec, peut-être parce qu'elle consiste en une nativisation trop consciente et trop nationaliste de l'anglais qui ne trouve pas d'écho tangible dans le champ sociolinguistique²¹.

L'anglais sanscritivisé et aromatisé au kannada chez Raja Rao ou les rythmes penjabi chez Anand sont des antécédents textuels du concept savoureux de « chutnification de l'anglais » formulé par Salman Rushdie. De tels rythmes ébranlent l'autorité de l'anglais, qui est ici diminuée au point que, dans les romans qui mettent en scène des rencontres interculturelles comme *Râga d'après-midi* (1993) d'Amit Chaudhuri, les Anglais « forment une minorité un peu étrange dont l'altérité est confirmée par leur accent²² ». En Inde, l'anglais est cependant devenu, et reste, après la langue officielle qu'est le hindi, une langue « annexe » dans un État multilingue, dont la communauté anglophone est la deuxième au monde.

Taghi Modarressi, écrivain vivant aux États-Unis mais né en Iran, parle d'« écrire avec un accent » pour décrire la manière dont il a « traduit » en anglais ses romans écrits en persan, comme *Le Protocole du pèlerin* (1989). Les traductions littérales que fait Modarressi d'expressions persanes idiomatiques laissent une trace tangible de l'étranger dans le texte en anglais. Des phrases comme « personne ne lui coupait la ciboulette », « que leur tête soit couverte de cendres », « essayer d'être la fève dans

21. Voir mon chapitre intitulé « Language, Orality, and Literature », dans *New National and Post-Colonial Literatures: An Introduction*, éd. Bruce King, Oxford, Clarendon, 1996, p. 29-45.

22. Vera Alexander, « Cross-Cultural Encounters in Amit Chaudhuri's *Afternoon Raag* and Yasmine Gooneratne's *A Change of Skies* », *The Politics of English as a World Language*, éd. Christian Mair, *op. cit.*, p. 378. La traduction est nôtre.

toutes les soupes » ou « il ne possédait pas plus qu'un soupir » suggèrent clairement qu'il s'agit d'une autre langue que l'anglais, dont le « tempo », le « rythme », est différent. Le type de « traduction » – d'indigénisation plutôt – à l'œuvre ici est une pratique à laquelle se livre, à un degré ou à un autre, tout écrivain postcolonial.

Ce qu'a fait et ce que fait toujours *Le Palimpseste africain*, c'est de poser la question de ce qui constitue le rythme africain. Qu'est-ce qui donne à un texte une consonance d'Afrique de l'Ouest, et, plus particulièrement, une consonance igbo ou malinké, lorsqu'il est écrit en anglais ou en français ? Il y a objectivement un écart métonymique entre l'anglais et l'igbo, le français et le malinké. Les expressions anglaises qui ont un parfum igbo (« vous avez des jambes malheureuses ») ou les expressions françaises qui ont une teinte malinké (« des jours suivirent le jour des obsèques jusqu'au septième jour ») sont, comme les mots africains eux-mêmes émaillant un récit europhone, une partie qui représente le tout ; ils « représentent » la culture colonisée. La thèse de Bill Ashcroft est que « la variance linguistique est un indice synecdochique de la différence culturelle qui affirme la distance entre les cultures au moment même où il propose de les rapprocher » et, plus loin, « l'aspect le plus fascinant et le plus subtil de la fonction transformative de l'écriture postcoloniale est sa capacité à dénoter la différence, voire l'incommensurabilité entre cultures, à l'instant même où la communication a lieu²³ ». Au-delà de cette subtile transition entre le lointain et le proche, une langue (de contact) comme le pidgin nigérian (*EnPi* ou *enpi*) au Nigéria ou le *sheng* qui émerge à Nairobi, au Kenya, fait signe – d'une manière plus concrète encore que ne le conjecture Ashcroft – vers la simultanéité du lointain et du proche. Le lointain et le proche voyagent dans les mêmes cercles linguistiques.

On pourrait comparer un tel pidgin (créolisé) au chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*, qui disparaît en laissant derrière lui son sourire narquois. Le sourire peut exister sans le chat. Le pidgin peut exister sans la langue européenne alors qu'il la suggère d'une manière fantomatique. C'est à ce moment-là qu'apparaissent l'incommensurabilité et la communication entre les langues – dans un instant unique de reconnaissance, dans une épiphanie de compréhension.

Comme le chat du Cheshire, je suis en voie de disparition, mais ne laisse pas derrière moi de sourire. Je pratique une critique hybride, croisement entre deux espèces – l'universalisme et le relativisme culturel,

23. Bill Ashcroft, *Postcolonial Transformation*, op. cit., p. 76 et 81.

l'eurocentrisme et l'africanocentrisme, et autres binômes contradictoires²⁴. De même, je situe mon propre texte à l'interface entre la tâche du critique occidental qui consiste à déchiffrer le palimpseste en langue européenne et celle du critique qui embrasse l'étude d'une ou de plusieurs langues africaines et, de ce fait, redéfinit sa relation aux informateurs linguistiques.

Il faut également explorer d'autres fossés, d'autres interstices et d'autres interfaces, comme les pratiques d'écriture des Africains de l'Ouest et, en fait, de tout écrivain postcolonial en exil dans les centres métropolitains occidentaux. Ces écarts métonymiques divers ont aussi été compliqués par la question du genre. L'écriture féminine, parce qu'elle se maintient entre la répétition et le changement, la loyauté et la trahison, le réconfort et l'évitement, a souvent eu tendance à osciller entre ces pôles, ce qui produit, selon les termes de Lidia Curti, des « palimpsestes qui ne cessent pas de s'écrire²⁵ ». Indigéniser un texte, c'est en faire un *texte à soi*.

Bien que la langue du postpatriarcat ne soit pas encore linguistiquement tangible pour le moment, les femmes écrivains d'Afrique ont essayé de retrouver un lien avec leur « langue maternelle », c'est-à-dire la langue de leur « culture maternelle », et de développer une sorte d'« écriture vocale » au sein d'un système qui refusait à leurs sœurs l'accès à l'alphabétisation fonctionnelle²⁶. Elles ont également développé, comme solution alternative, des stratégies linguistiques pour tenter de nommer et de dire l'indicible²⁷.

La langue du postpatriarcat en Afrique (de l'Ouest) en serait à ses prémices si les minorités sexuelles n'étaient pas occupées à forger une

24. Voir mon article « Criticism of African Literatures in English: Towards a Horizon of Expectations », *Revue de littérature comparée*, n° 1, 1993, p. 129-147, et André Brink, *Reinventions*, New York, Delos, 1996.

25. Lidia Curti, *Female Stories, Female Bodies*, New York, New York University Press, 1998, p. 53.

26. C'est par exemple le cas pour Buchi Emecheta, qui pratique l'igboïsation de l'anglais et, simultanément, des manipulations de la tradition théâtrale *ifo* des femmes dans ses romans. De même, deux femmes poètes hausa-peules, Hauwa Gwaram et Hajiya Yarshihu, du Nord-Nigéria, ont publié *Alkalani A Hannun Mata (Un crayon entre les mains des femmes* – Traduction pour le présent ouvrage), 1983, recueil de poèmes et de *Wakoki* en hausa diffusés sur des stations de radio locales pour tenter d'atteindre des femmes musulmanes recluses sans avoir à leur faire quitter leurs foyers.

27. J'aborde cette question de l'excision aussi appelée « circoncision féminine », « mutilation génitale de la femme » ou « coupure du sexe féminin » dans mon livre *Between Rites and Rights: Excision in Women's Experiential Texts and Human Contexts*, Stanford University Press, 2007, qui est maintenant traduit en français : *Entre foi, lois et droits : L'expérience de l'excision en textes et en contextes*, trad. Sarah-Anaïs Crevier Goulet, Paris, L'Harmattan, 2016.

langue littéraire capable de saisir la dissidence sexuelle, entre les langues, au cœur d'un texte qui n'ose pas dire son nom.

Ce sont là les nouveaux paradigmes à l'aune desquels les futurs usages de la langue seront mesurés dans le texte postcolonial, et dans lesquels s'inscriront les futurs palimpsestes.

1

Langue maternelle, langue alternelle¹ et tiers-code

Rêver dans une autre langue, n'est-ce pas déjà assez ?

Kofi Anyidoho, *Earthchild, With Brain Surgery* (1985)

La question que pose ici le poète ghanéen d'une manière assez rhétorique trahit à la fois la lassitude et l'urgence avec lesquelles les écrivains ouest-africains euromphones ont traité la question de la langue dans les années qui ont suivi les indépendances. L'ambivalence de l'écrivain² postcolonial vis-à-vis de la langue européenne est symptomatique de son désir de se placer sur un plan à la fois véritablement local et universel, de reconquérir et de réhabiliter la langue indigène tout en recherchant une viabilité internationale.

En Afrique de l'Ouest, le moyen de l'expression littéraire n'est pas la langue maternelle de l'écrivain mais la langue européenne, dominante et

-
1. N.d.T. l'auteur de l'ouvrage opère ici un jeu de mots impossible à rendre en français : (*m*)*other tongue*, renvoyant doublement à la langue maternelle (*mother tongue*), et, amputée du « m » initial, à la langue étrangère (*other tongue*).
 2. Comme je l'ai signalé en introduction, la présente étude est restreinte aux écrivains hommes, avec, occasionnellement, quelques références à des écrivains femmes, car la déconstruction du discours colonial et phallogocentré dans l'écriture des femmes mérite d'être traitée séparément. D'où l'usage du « il » ; « il/elle » a été adopté là où c'était nécessaire.

étrangère, imposée en lieu et place des langues africaines³ par le processus de la colonisation européo-chrétienne⁴. Dans les années 1960, avec l'indépendance, s'est installé un paradoxe : la langue européenne a insidieusement pénétré le domaine du rêve et certains recoins des sociétés africaines alors qu'elle restait étrangère à la population d'une manière générale. C'est pourquoi la langue maternelle et la langue alternelle sont en conflit dans le champ sociolinguistique, qui a vu une unique langue alternelle triompher et rester maître des mille et une langues maternelles.

Pour l'écrivain ouest-africain, la langue maternelle⁵ est un moyen d'expression qui n'a pas encore été circonscrit par l'écriture, ou qui est en voie de standardisation, ou encore une langue écrite dont il connaît peu de choses. Inversement, le système éducatif en langue européenne lui a fait ingurgiter mécaniquement la langue alternelle, qu'il a digérée plus ou moins correctement pour façonner un moyen d'expression littéraire. Ainsi, de manière assez ironique (car l'imposition d'une langue se fait par la dissimulation ou *eiron*), l'écrivain ouest-africain finit par écrire dans une langue qu'il aimerait en même temps subvertir et intégrer à un projet plus large de décolonisation⁶.

-
3. La langue africaine « indigène » (e.g., le wolof) est ici opposée à la langue africaine « exogène », ou « exolecte » (e.g., l'arabe). J'ai évité l'emploi du terme « vernaculaire » pour décrire les langues africaines à cause du caractère négatif de son étymon latin (*vernaculus*, « d'esclave ») et plus généralement de la sensibilité associée à son usage en linguistique africaine.
 4. Il faut garder à l'esprit le fait que, bien avant la conquête britannique, l'arabe a lui aussi été imposé comme *lingua franca*. C'est devenu par exemple la *lingua franca* du califat de Sokoto (Nigéria) au XIX^e siècle, durant le mouvement de renouveau musulman d'Othman dan Fodio. D'où l'emploi d'« européo-chrétien » par opposition à la colonisation musulmane. Tout au long de cette étude, la colonisation est entendue comme une domination ou un asservissement, et comme l'établissement d'une relation oppresseur/opprimé qui force les colonisés à la dépendance.
 5. L'expression « langue maternelle » doit être entendue, tout au long de cette étude, comme la première langue de l'écrivain, ou ce que les linguistes appellent L1. Dans le champ sociolinguistique, la langue maternelle est souvent la langue du père, en particulier dans les familles mixtes. Voir les enquêtes de Louis-Jean Calvet en 1984 à Bamako, Mali, rapportées dans son ouvrage *La Guerre des langues* (Paris, Payot, 1987), p. 98.
 6. La décolonisation désigne le fait de se débarrasser des vestiges coloniaux hérités, dans toutes les sphères (et non pas seulement dans la sphère socio-économico-politique), de l'histoire coloniale. Cette entreprise s'accompagne d'un mouvement introspectif et autarcique qui mènera à la décolonisation des mentalités et qui est lié au découplage économique entre les anciennes colonies et les puissances occidentales.

La meilleure image pour décrire ce paradoxe est celle d'un combat mené à la fois *contre* et *par* la langue étrangère. D'une manière tout aussi paradoxale ou ironique, certaines recherches, comme celles de Tove Skutnabb-Kangas, postulent le caractère meurtrier de l'anglais et prédisent que d'ici 2100, 90 % des langues du monde seront mortes ou dans le couloir de la mort⁷. Cependant, les défenseurs des droits linguistiques de l'homme ont été rapidement pris dans l'imbroglio d'une dialectique inévitable, puisque toute tentative pour contenir la portée globale de l'anglais se fait... en anglais.

Lorsque les écrivains africains formulent des méthodes pour s'approprier la langue étrangère, le paradoxe disparaît rapidement au profit du *ce-qui-va-de-soi* barthésien ou d'un naturel qui rend acceptable l'oxymore d'un « écrivain ouest-africain europhone » produisant une « littérature (ouest-)africaine en langues européennes ». Si les Bantous d'Afrique en venaient à coloniser la Chine continentale, c'est par le même processus que serait validée l'expression grotesque de « littérature chinoise d'expression bantoue ». Le caractère naturel d'une « littérature africaine europhone » ne devrait pas être minimisé, puisque « littérature africaine », dans les programmes d'universités non africaines, fait référence la plupart du temps à une littérature africaine en langues européennes. Ce qui nous intéresse ici, c'est le paradoxe qui sous-tend ce naturel et la manière dont ce paradoxe est progressivement dépassé à travers la recherche d'un tiers-code. Essayant de repérer ce tiers-code au sein de l'espace de recouvrement entre la langue alternelle et la langue maternelle, le critique et le lecteur sont invités à entrevoir les strates culturelles et les mondes en ébullition dissimulés derrière l'anglais ou le français apparemment homogène de ces œuvres. En effet, qu'y a-t-il derrière l'étrangeté apparente d'un *Ma sœur, je suis en vous* ou derrière un plus poétique *on the evening of the brother of tomorrow* ?

La métaphore du livre est celle du palimpseste. En tant que matériau écrit, un matériau écrit dont l'écriture originale a été effacée pour faire place à une autre, le palimpseste est la meilleure image possible pour décrire ce qui est à l'œuvre dans les textes ouest-africains qui font l'objet de notre étude. Ce sont en effet des palimpsestes en ce sens que, derrière l'autorité scripturale de la langue européenne, les vestiges plus anciens, imparfaitement effacés, de la langue africaine peuvent encore être perçus. Ce que l'on retrouve par le déchiffrement du palimpseste, c'est la trace, en

7. Voir Tove Skutnabb-Kangas, *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* (Mahwah NJ & Londres, Laurence Erlbaum Associates, 2000).

filigrane, de langues (sources) africaines comme le wolof, le ndût, le mandinka, le fanti, le yoruba, l'igbo et l'ijò. On peut en même temps avoir un aperçu de la stratification linguistique, c'est-à-dire du système différentiel qui répartit la langue européenne, la ou les langue(s) africaine(s) et les langues en contact.

L'indigénisation⁸ désigne la tentative de l'écrivain pour textualiser la différenciation linguistique et transmettre des concepts, des modes de pensée et des caractéristiques linguistiques africains au moyen de la langue de l'ex-colonisateur. La présente étude propose un examen comparatif des méthodes que l'écrivain a élaborées pour « indigéniser » la langue européenne dans le roman ouest-africain postcolonial d'expression française ou anglaise. Ce qui nous intéresse ici est la *manière* dont on mène l'indigénisation. Comment un texte europhone peut-il incorporer à sa texture linguistique et référentielle les langues autochtones de l'Afrique de l'Ouest ? En effet, après l'indigénisation, ce n'est plus le français ou l'anglais métropolitain qui apparaît sur la page mais un autre registre qui évoque la langue européenne dominante, que ce soit un pidgin nigérian suggérant vaguement une variante de l'anglais ou un français qui a *quelque chose d'africain*. Cette étude propose donc également une appréciation du (des) nouveau(x) registre(s) ouest-africain(s) forgé(s) à partir de la langue alternelle sur les plans esthétique et littéraire.

L'indigénisation dans le texte

Si l'on postule que la langue, dans sa structure tropologique et épistémique (comme *langue* et comme *langage*), est une expression de la culture, faire sienne la langue étrangère implique l'utilisation de la langue européenne pour transmettre la culture africaine. L'écrivain ouest-africain

8. J'ai écarté le terme d'« africanisation » parce qu'il a été associé au partage et à l'appropriation des espaces vides créés par le départ des administrateurs coloniaux. Je privilégie donc le terme d'« indigénisation » (les linguistes disent aussi « nativisation ») car il peut être appliqué en général à toute œuvre littéraire écrite dans une situation postcoloniale de diglossie (voir chapitre 2), en Afrique et ailleurs. Le terme « indigénisation », tel qu'il est utilisé dans cette étude, n'a pas la connotation péjorative que le nom et adjectif français – *indigène* – a pris. Sur l'indigénisation en Afrique lusophone, voir par exemple David Brookshaw, « Da oralidade à literatura e da literatura à oralidade », *Angolê: Artes, letras, ideias*, n° 1.1, 1990, p. 31-34.

d'expression anglaise ou française a ainsi superposé deux ensembles d'éléments apparemment irréconciliables – l'étranger et l'indigène – qui, *in vivo*, sont restés séparés ; il a « indigénisé » la langue étrangère, par un processus de redéfinition et de subversion. Par ce processus, cependant, une « interlangue⁹ » a été créée. Ce nouveau moyen d'expression indigénisé conçu *in vitro* contient la promesse, pour la culture indigène, de pouvoir être transmise par la langue importée. La question est de savoir si cette « interlangue » ou tiers-code permettra d'explorer avec succès l'espace intermédiaire – le trait d'union entre la langue maternelle et la langue alternelle.

L'indigénisation se fait dans le texte – mais quel(s) texte(s) ? La discussion se limitera ici au roman postcolonial ouest-africain d'expressions française et anglaise ; ce n'est pas par hasard que l'on s'y cantonne. L'Afrique de l'Ouest est un creuset linguistique qui, à la différence de l'Afrique du Nord et des régions bantouphones où l'affinité entre les familles de langues est plus grande, fait partie de la zone de fragmentation linguistique qui s'étend de la Guinée à la Corne de l'Afrique. C'est aussi la seule aire de l'Afrique où la diversité culturelle a trouvé à s'exprimer sur le plan littéraire à travers deux langues originaires d'Europe – l'anglais et le français.

Le roman euphone fournit un terrain d'expérimentation intéressant pour la pratique de l'indigénisation ; en effet, le roman est une forme flexible et polysémique qui, comme Mikhaïl Bakhtin¹⁰ l'a amplement démontré, peut intégrer également d'autres genres et d'autres registres. En cela, l'analyse de la langue romanesque pose des questions intéressantes qui sont également valides pour d'autres genres et d'autres littératures postcoloniales. Le roman apparaît comme un genre bourgeois emprunté à la tradition littéraire européenne et contribuant à faire éclater l'*ethos* communautaire ouest-africain pour y substituer une conception de l'individualisme d'Europe de l'Ouest ainsi que son *Umwelt* né de la production de masse. Si l'on retourne la perspective, on peut aussi le voir comme un surgen de l'art oral africain ou « orature ». Bien que les origines du

9. Le terme « interlangue » est emprunté à Larry Selinker et désigne le système linguistique « approximatif » utilisé par les apprenants d'une seconde langue. Il est utilisé ici dans son acception large comme équivalent de « tiers-code ». Voir Selinker, « Interlanguage », *International Review of Applied Linguistics*, n° 10.2, mai 1979, p. 209-231.

10. Mikhaïl Bakhtin, *The Dialogic Imagination: Four Essays*, éd. Michael Holquist, trad. Caryl Emerson & Michael Holquist, Austin, University of Texas Press, 1994, p. 301-331, en particulier « Heteroglossia in the novel », et Julia Kristeva, « Recherche pour une sémanalyse », dans *Sémiotique* (Paris, Seuil, 1969), p. 112.

roman africain europhone restent controversées, la meilleure manière de le définir est de le considérer comme un produit hybride orienté à la fois vers l'intérieur, c'est-à-dire vers l'orature et la littérature africaines, et vers l'extérieur, c'est-à-dire vers les traditions littéraires d'importation. C'est pourtant la langue qu'il utilise qui a fait dévier le roman africain de sa trajectoire centripète.

Les romans sélectionnés sont des romans d'écrivains ouest-africains anglophones et francophones du Sénégal, de Côte d'Ivoire, du Ghana et du Nigéria. Le corpus couvre environ trois décennies de la période postcoloniale pour les États-nations ouest-africains, c'est-à-dire, grossièrement, les années 1960-1990, avec des incursions occasionnelles au-delà de cet intervalle. On fera aussi référence, pour les besoins de la comparaison, à des travaux publiés au tournant du XX^e siècle et à des écrivains d'autres pays tels le Mali, la Guinée, le Cameroun, le Kenya et l'Afrique du Sud, étant donné que ces écrivains sont tous confrontés aux mêmes difficultés liées à la situation postcoloniale et rencontrent plus ou moins les mêmes problèmes sur le plan linguistique. Les études de cas nécessaires pour la bonne appréciation de l'indigénisation (*i.e.* la *relexification*) portent sur des éléments de langues africaines, du wolof sénégalais à l'igbo central nigérian. Pour établir le degré d'indigénisation dans les travaux sélectionnés, j'ai consulté des informateurs linguistiques dont l'expertise, mise à ma disposition à la fin des années 1980, est toujours valide au début du XXI^e siècle. Quelques noms ont été ajoutés. Locuteurs natifs ou experts dans ces langues, ils avaient été sollicités à cette époque et par la suite selon leur expertise et leur disponibilité. On trouvera une liste de ces informateurs en annexe du présent chapitre.

Le chapitre 2 montre que l'écrivain ouest-africain europhone est le producteur d'une littérature hégémonique à l'interface de l'histoire, de la psycholinguistique et de la sociolinguistique. Il est en fait à cheval sur deux ères : le passé colonial qu'un sociolinguiste a qualifié de « glotto-phage », et un futur où s'accomplira la promotion et la pleine réhabilitation de sa ou ses langue(s). Comme ces deux dynamiques sont également à l'œuvre dans l'acte d'indigénisation auquel se livre l'écrivain, le chapitre 2 examine en détail les deux aspects de cette origine duale de l'écrivain à travers les exemples paradigmatiques du Nigéria et du Sénégal. Dans la mesure où l'indigénisation est d'abord une tentative pour subvertir la domination de la langue européenne, ce chapitre interroge les origines de cette domination et les trois fonctions principales dans lesquelles les langues européennes l'ont établie : comme langues officielles et *lingua franca*, comme véhicules d'enseignement et comme matières au programme, et comme moyens d'expression littéraires. Bien que seule